

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Roland Giguère

François Hébert

Volume 21, numéro 2 (122), mars-avril 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, F. (1979). Compte rendu de [Roland Giguère]. *Liberté*, 21(2), 124–127.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Roland Giguère

FRANÇOIS HÉBERT

Une poésie aux filets réversibles

Nous savons peu à son sujet : nous n'en apprendrons pas davantage dans son *Forêt vierge folle* (l'Hexagone, collection Parcours, 1979), malgré l'innombrable déploiement de mots et de dessins. Ce livre est somptueux et, à l'exclusion des livres de luxe des éditions Erta et d'autres maisons spécialisées, c'est le plus beau qu'il m'ait été donné de voir, de palper, de humer depuis des années. C'est d'ailleurs Roland Giguère lui-même qui a veillé à la fabrication de ce volume par lequel l'Hexagone inaugure sa nouvelle collection « Parcours », que dirige et dirigera d'ailleurs Giguère, collection qui, un peu comme « les Sentiers de la création » chez Skira, et comme son nom l'indique, offrira à des auteurs reconnus l'occasion de rassembler des morceaux dispersés de leur oeuvre, poèmes, proses, balises diverses, pièces éparées dans le

temps et dans l'espace, dessins, etc., et permettra au lecteur de refaire avec l'auteur le chemin parcouru d'oeuvre en oeuvre — de flâner aux carrefours, d'explorer des chemins de traverse, de s'attarder sur quelques orties ou marguerites qui poussent dans les bordures, de rêver ou de réfléchir (qui sont aussi d'excellentes façons de cheminer).

On trouvera ici un peu de tout : des poèmes (écrits entre 1949 et 1978), de curieux aphorismes, de très dépayssantes *cartes postales* (il faut aller loin en soi pour découvrir de semblables sites !), des photos de masques africains (ceux de l'auteur : s'en affuble-t-il parfois ?) et de ses sculptures (« objets » typiquement surréalistes), des collages, des dessins tragico-comiques, des réflexions sur la poésie, et sur la peinture (la sienne et celle des autres). La plupart des poèmes avaient déjà été publiés en revue ou en édition de luxe : *J'imagine*, *l'Abécédaire*, etc. Ceux que je n'avais pas lus ressemblent à ceux que je connaissais : courts, à la fois tendres et cruels, tristes et drôles, tortueux et coulants, simples et énigmatiques. Deux m'ont particulièrement frappé : « A l'ombre de ma vie » (1951), un long poème de facture éluardienne, et « Viendra le jour » (1952), une sorte de « marche à l'amour », épique comme celle de Miron, mais à Giguère les mots pour la dire viennent plus aisément. Miron aurait certes pu écrire :

je vois déjà les hautes tours de mon amour
se dresser au-dessus de la ville
je me lèverai
tu te lèveras
nous nous lèverons...

mais il n'aurait certainement pas continué ainsi :

...ou nous resterons couchés.

C'est que Giguère toujours (autrement que Miron) casse un rythme qui menace de devenir lourd, monotone, convenu ; Miron le rompt par quelque *jambette* à la grammaire, Giguère par une modification du ton, du registre, qui peut passer ainsi dans un même poème du tragique à l'incongru, du tendre au sarcastique, du comique à l'interrogatif, etc. Giguère, cette « taupe en poésie », comme il se qualifie lui-même, constamment plonge et remonte, tourne et revient, saute et retombe. Un vers nous paraissait clair ? Le deuxième

me nous détrompe, et le suivant, tout aussi clair en apparence que les deux précédents, en réalité multiplie les pistes : la forêt s'affolle... mais n'oublions pas : « ne pas demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer » !

Sa poésie à la fois rassure et inquiète. Rassure par son ton confidentiel, par son lyrisme, par ses images souvent simples, presque attendues ; rassure ici par son langage familier, là par ses allures de conte de fée, toujours par un mélange original de fermeté et de délicatesse. Mais inquiète simultanément, car tout est piégé, les vers, les formules, les images. Vous avez cru lire que... en fait, il s'agissait de... ou bien de... mais... de quoi s'agissait-il au juste?... Et l'auteur qui nous paraissait si proche, parlait souvent à la première personne, semblait notre intime, nous tutoyait, le voilà qui s'éloigne en ricanant, trousseau de clefs en main. « Je vous dirai tout quand je serai loin ». La forêt demeurera vierge en attendant, inviolée, interdite. Méfions-nous de ce sorcier d'homme ! A la fin, on ne sait plus s'il lutte contre les fléaux (et ils sont nombreux : l'absurde, des désastres, le temps, la solitude, l'habitude...), ou si plutôt il ne seconde pas les démons *par ironie*, ruse ultime, créant maléfice sur maléfice, les perpétuant par perfidie suprême.

Ambiguïtés, doubles sens, clichés repris et revivifiés, calembours, blagues très sérieuses, tout signale la duplicité de Giguère, serein et angoissé, rangé et frondeur, disant et taisant tout. *Cum grano salis*, j'ai envie d'inventer un mot pour décrire sa figure préférée, qui n'est pas à proprement parler le symbole, mais le *diabole*, et qui, plutôt que de réunir deux termes ou images, les scinde pour ensuite seulement, peut-être, les ressouder : *solve et coagula*, dit le diable de l'arcane XV du Tarot, modèle (qui sait ?) de « M le maudit » (1969) qui

s'étale se déploie se brise en mille morts
pendant qu'on s'acharne au pied de la lettre
il louvoie dans la forêt des symboles
attaqué par les mythes
troué de toutes parts
dévoré par les signes.

Sans doute qu'il faut être un brin fou pour s'aventurer dans

ces régions cruelles, et si on ne l'est déjà, on le deviendra peut-être en les pénétrant, en les explorant, en découvrant qu'on n'est pas *un* mais *plusieurs*, touffu, enchevêtré, inextricable — le temps brouille les pistes, l'espace ne conserve du passant que ses pas, leurs traces que le temps effacera aussi, seulement un peu plus tard. Dans ces conditions, à quoi bon parler de soi ? Les confidences de Giguère sont impersonnelles. Mieux vaut, pour devenir soi-même, constamment se quitter, afin de se rejoindre — et plutôt que de décrire les arbres comme s'ils étaient immobiles, refléter les lois du mouvement par lequel ils se différencient les uns des autres, et d'eux-mêmes dans leur croissance et leur dégénérescence.

Aussi la démarche de Giguère est-elle si mouvante, flamboyante ou fluide ; elle n'a d'autre terme que la détermination de ce par quoi un être DEVIENT *tel*, une plante *telle* plante, un château *ces* ruines, des lignes *une* orfraie, un oiseau *ce* dessin. (Et on sait comment, chez lui, l'oeil tient la main et la main surveille l'oeil.) Giguère jamais ne s'attarde ; son poème est mouvant, et il l'est parce que le sujet de son poème, c'est le mouvement — sous toutes ses formes : l'aller, la bifurcation, le croisement, la chute ou la montée, le détour, la traversée, la tête contre un mur parfois, l'insinuation, la spirale — et peut-être bien le retour. D'où un « art poétique » (mais on sent que l'expression va à sa poésie comme à un balai un gant !) tout explorateur, ne se contentant ni de recettes ni d'idéaux, axé sur une spontanéité (pas automatique, ni naïve) qui d'abord convoque les images au hasard de l'inspiration, ensuite les rejette ou les maintient selon que le choc initial perdure ou pas, peut être transmis ou non.

Ses images sont — comment mieux dire ? — des papillons chasseurs de chasseurs de papillons. Filets réversibles.